HAL
open science

”Petites boîtes” et individualisme en réseau: Les usages socialisants du Web en débat

Antonio A. Casilli

▶ **To cite this version:**

Antonio A. Casilli. ”Petites boîtes” et individualisme en réseau: Les usages socialisants du Web en débat. Réalités industrielles. Annales des mines, 2009, pp.54-59. hal-00661450

HAL Id: hal-00661450

https://hal.science/hal-00661450v1

Submitted on 19 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Petites boîtes » et individualisme en réseau Les usages socialisants du Web en débat

Comment les sciences sociales ont-elles appréhendé la question de la socialisation (ou du manque de socialisation) des internautes ? Retour sur un débat qui a traversé les études du Web de ces dernières années.

par Antonio CASILLI*

Au cours des dernières années, le discours public accompagnant la démocratisation des usages informatiques – tant dans les entreprises qu'auprès des particuliers – a subi une transformation majeure. Des analyses encore fortement centrées sur les risques de rupture du lien social générés par les TIC ont cédé la place à une perspective emphatisant les potentialités de mise en relation des usagers dues aux avancées des médias sociaux et de l'*informatique en nuage*. L'émergence de la galaxie de services en ligne que l'on inclut communément sous le label de Web social a progressivement éclipsé l'Internet « instrumental », principalement centré sur la recherche de renseignements et sur la collecte d'informations, au profit d'un « Internet expressif », celui des échanges entre collègues et entre connaissances, de la mise en valeur du capital social en réseau et du partage de contenus autoproduits (1). Parallèlement, les médias géo-localisés et l'informatique ubiquitaire ont doté les usages en réseau d'un ancrage micro-local associé à un repérage social accru de leurs utilisateurs (2).

Les changements de notre milieu technologique doivent être appréhendés moins comme des causes que comme des conséquences visibles de la transformation des attitudes publiques. C'est principalement au sein du débat scientifique qui a traversé les études sociales d'Internet à partir de la deuxième moitié des années 1990 que nous nous devons de rechercher les conditions du passage, d'un Web regardé comme élément de désocialisation, à un Internet sur-socialisant. Les études récentes sur les médias sociaux nous restituent désormais l'image d'un internaute en communication constante avec ses pairs, engagé dans une démarche de publicité permanente et de partage excessif de sa vie privée dans ses moindres détails.

Cela semble être aux antipodes du stéréotype de l'usager solitaire assis devant son écran, qui avait déjà été préfiguré, il y a de cela trente-cinq ans, par le *computer bum* de Joseph Weizenbaum (3), qui fit l'objet d'enquêtes empiriques en psychologie sociale à cette même

* Centre Edgar-Morin, IAP UMR 8177 EHESS/CNRS.

(1) Zeynep Tüfekçi (2008), Grooming, Gossip, Facebook and Myspace: What Can We Learn About Social Networking Sites from Non-Users. Information, Communication and Society, vol. 11, no. 4, pp. 544-564.

(2) Nicolas Nova (2009), Les Médias Géolocalisés, Limoges, FYP éditions.

(3) Joseph Weizenbaum (1976), Computer Power and Human Reason : From Judgement to Calculation. San Francisco, Freeman Press.

époque (4). Les études sur les *Otakus* (les jeunes Japonais passionnés compulsifs d'ordinateurs) ou bien celles consacrées à l'aliénation dans le contexte des entreprises du capitalisme cognitif n'ont eu de cesse d'évoquer le cloisonnement social des utilisateurs de TIC (5). La fragmentation individualiste qui, pour certains auteurs, serait le trait distinctif de nos sociétés, trouverait sa réalisation ultime dans les ordinateurs en réseau (6). Il y a une dizaine d'années, le sociologue Philippe Breton pouvait encore légitimement poser la question, dans son ouvrage *Le culte d'Internet (7)*, de savoir si les internautes ne se seraient pas auto-soumis à un véritable « tabou de la rencontre directe ».

Si les usagers de l'informatique de la fin du 20e siècle étaient avant tout des « murés », selon l'heureuse définition proposée par Félix Guattari (8), ce stéréotype s'estompe de plus en plus face à la superfétation des traces relationnelles déclenchée par les services de réseautage du début du 21e siècle (9). L'injonction de la mise en réseau de l'univers social de l'utilisateur fait désormais écho à la peur d'être déconnecté, mis à l'écart de la sphère communicationnelle et sociétale actuelle (10). Le glissement progressif de l'attention du monde scientifique restitue finalement un ensemble de préoccupations relatives à l'impact de l'usage des TIC sur les différentes formes de la coexistence humaine. Cette préoccupation a été au centre du débat qui a agité les sciences sociales dès la fin de la décennie 1990. Pendant dix ans, les chercheurs (issus notamment des communautés canadienne et états-unienne) ont cherché avec un zèle remarquable à démontrer que les communications en ligne entraînaient une atomisation sociale sans précédent (quitte à devoir admettre qu'en fin de compte, c'est l'opposé qui se produit et qu'Internet peut aider à la cohésion des groupes humains). Se pencher sur cette production scientifique est un exercice utile pour comprendre la manière dont ce domaine de recherche a évolué, parallèlement à notre compréhension du phénomène en question. Par peur de l'atomisation sociale provoquée par Internet, on en est venu à voir dans les TIC des outils permettant d'éradiquer la solitude ; de l'accent mis sur les dangers pour la cohésion sociale, on est passé à une orientation théorique principalement dominée par une sociologie prônant l'analyse des réseaux sociaux (ARS) en ligne et l'analyse de leurs propriétés structurelles.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU « PARADOXE D'INTERNET »

Le point de départ est identifiable dans l'importante contribution de Robert Kraut et de son équipe illustrant le célèbre « paradoxe d'Internet » (11). Suite à une enquête menée en 1995-96 auprès de 73 familles américaines ayant adopté Internet depuis moins de deux ans, une (faible) corrélation, négative, entre l'usage d'Internet et l'investissement des participants dans leur vie sociale est observée. Cela suffit aux chercheurs, qui concluent :

> « *The time that people devote to using the Internet might substitute for time that they had previously spent engaged in social activities. […] The paradox we observe, then, is that the Internet is a social technology used for communication with individuals and groups, but it is associated with declines in social involvement and the psychological well-being that goes with social involvement.* » (12)

Tout en réduisant le coût des communications avec des personnes géographiquement éloignées et en facilitant le contact avec des inconnus, l'accès au réseau aurait pour conséquence une diminution des contacts en face à face entre usagers et membres de leurs cercles de connaissances, ainsi qu'un affaiblissement des contacts avec leurs familles d'origine, leurs amis d'enfance, etc. Au fur et à mesure qu'Internet s'installait (c'est le cas de le dire) – dans les foyers de ces particuliers, l'investissement des néo-usagers dans les échanges en ligne déplaçait le centre de leur activité sociale vers des relations distantes et moins solides. Cette instabilité relationnelle serait à la base du sentiment grandissant d'isolement et de la diminution de la qualité de vie que perçoivent les interviewés. La double nature du Web (en même temps technologie de communication interpersonnelle et medium de communication de masse) pouvait être regardée (à juste titre) comme un facteur de confusion. Kraut n'hésitait pas à qualifier les usages informatiques en ligne, malgré leur prétendue interactivité, de « loisirs non sociaux » favorisant l'attitude d'individualisation

(4) Philip Zimbardo (1980) Hacker Papers. Psychology Today, vol. 14, no. 8, pp. 62-69.

(5) Hiroki Azuma, Génération Otaku : les enfants de la postmodernité, Paris, Hachette, 2008 [Dobutsuka suru posutomodan: otaku kara mita nihon shakai, Tokyo, Kodansha Gendai Shinsho, 2001] ; Volker Grassmuck « Allein, aber nicht einsam » die otaku-Generation : Zu einigen neueren. Trends in der japanischen Populär- und Medienkultur », in Norbert Bolz, Friederich Kittler et Christoph Tholen (dir.) (1993) Computer als Medium, Munich, Wilhelm Fink Verlag, pp. 267-296; Andrea H Tapia (2004), The power of myth in the IT workplace: Creating a 24-hour workday during the dot-com bubble, Information Technology & People, vol. 17, pp. 303-326.

(6) Alain Ehrenberg (1995) L'Individu incertain, Paris, Calmann-Lévy.

(7) Philippe Breton (2000) Le Culte d'Internet. Une menace pour le lien social ? Paris, La Découverte.

(8) Félix Guattari (1991) Communication : Pour une éthique des médias. Le Monde, 6 novembre.

(9) Judith Donath and Danah Boyd (2004) Public displays of connection, BT Technology Journal, vol. 22, no. 4, pp. 71-82.

(10) François Granier (2005) La mise en réseau. De l'injonction au concept sociologique, Sociologies pratiques, vol. 11, no. 2, pp. 23-31.

(11) Robert Kraut *et al.* (1998) Internet Paradox: A Social Technology That Reduces Social Involvement and Psychological Well-Being?, American Psychologist, vol. 53, n. 9, pp. 1017-1031.

(12) *Ibid*, p. 1029.

croissante des usagers à l'égard de la vie publique (13). En cela, il rejoignait les thèses exposées par le politologue Robert Putnam dans son célèbre essai publié quelques années auparavant dans le *Journal of Democracy*, qui mettait en garde contre le déclin progressif du capital social et de l'engagement civique provoqué par la privatisation des activités de loisir (14) : Internet serait donc un moyen de réception passive, comme la télévision, et non une occasion d'interaction socialisante, comme le téléphone ou le courrier.

L'association logique entre repli sur soi et usages informatiques s'appuyait sur une vision de la socialité organisée en vases communicants : si les flux de communication se déplacent trop vers Internet, la vie familiale ou amicale s'en trouve appauvrie. Ce modèle « hydraulique » de la sociabilité en ligne découle d'une conception normalisée des interactions assistées par ordinateur, peu adaptée pour reconnaître la variété tant des usages TIC que du lien social unissant les communicants (15). Tout en s'inscrivant dans ce même cadre analytique, d'autres études ont, précisément, voulu mettre l'accent sur les compétences et les dispositions préalables des usagers d'Internet. Le lien de causalité observé par Kraut a alors pu être interprété comme signifiant que si Internet n'est pas un *producteur* de solitude, la solitude, en revanche, est un bon *prescripteur* des usages informatiques connectés. La corrélation significative associerait dès lors des traits de personnalité intravertie à un recours intensif au Web, avec la conséquence d'une prédominance statistique d'individus prédisposés à l'isolement dans l'ensemble des pratiquants des échanges en ligne (16). Quand l'analyse des personnalités ne suffit pas, c'est vers celle des cadres de vie que les chercheurs se tournent. Le fait de se procurer des amis en ligne peut être alors considéré non pas comme une source de désocialisation, mais bien plutôt comme le symptôme d'une situation de détresse sociale généralisée, voire (paradoxe dans le paradoxe !) comme une méthode permettant de faire face à des situations d'inadéquation et de manque d'intégration collective (17). D'autres études, proposant des comparaisons expérimentales entre différentes activités en ligne (échange de messages instantanés, envoi de courriers électroniques, etc.), ne s'avéraient pas plus concluantes en matière d'évaluation du niveau de satisfaction retirée de leur vie sociale par les usagers (18). La communauté scientifique, qui s'attendait à des démonstrations probantes, commençait alors à douter de l'hypothèse de départ.

Entre-temps, Kraut lui-même, suite à une deuxième vague d'enquête, avait publié sa rétractation intitulée « Le paradoxe d'Internet rectifié » (19). En revenant, trois ans après, sur son échantillon de population initial, force lui avait bien été de constater que l'effet aliénant n'était que transitoire (peut-être était-il dû à un temps d'adaptation aux nouveaux moyens technologiques). Au cours de leurs premières années de connexion en ligne, les néo-usagers s'enfermaient chez eux pour apprendre, pour expérimenter le nouvel outil. La diminution de leur bien-être psychologique pouvait être attribuée à la part de frustration et de fatigue psychologique qu'entraîne tout apprentissage. Par ailleurs, l'étude de Kraut se cantonnait aux usages familiaux des TIC, négligeant ainsi leur rôle spécifique en tant que moyens de production. Les usagers qui se servaient d'Internet principalement depuis leur domicile passaient effectivement moins de temps avec leurs amis et leur famille.

Cependant, selon les résultats d'une enquête coordonnée en 2001 par le sociologue canadien Barry Wellman sous les auspices du *National Geographic,* ceux qui s'en servaient sur leur lieu de travail avaient un niveau de communication interpersonnelle plus important avec leurs collègues (20) et ne voyaient pas diminuer leur temps de socialisation avec leurs proches et avec leur parenté (21). Le web ne remplace pas la communication en face-à-face, mais il l'articule et la complète, en s'ajoutant aux autres formes de communication, finissant par augmenter le volume total des contacts entre ses utilisateurs.

Face à ces nouvelles données, le créneau des recherches sur Internet et la désocialisation se transforme progressivement, au fur et à mesure que se déplace le regard des experts. Si l'on veut évaluer les conséquences du Web sur le lien social, examiner les pratiques individuelles ne suffit pas. Ce sont les interactions mêmes qu'il convient de prendre en compte, c'est-à-dire la nature et la qualité de l'information que les internautes échangent en ligne.

L'étude de Kraut insistait sur le fait que le Web favorise les échanges avec des personnes géographiquement éloignées, et de ce fait, des relations peu significatives.

(13) Ibid.

(14) Robert D. Putman (1995) Bowling Alone. Americas Declining Social capital, The Journal of Democracy, vol. 6, n° 1, pp. 65-78.

(15) Dmitri Williams (2007) The impact of time online: Social capital and cyberbalkanization. CyberPsychology & Behavior, vol. 10, no. 3, pp. 398-406.

(16) Yair Amichai-Hamburger et Elisheva Ben-Artzi, (2003) Loneliness and Internet use, Computers in Human Behavior, vol. 19, no. 1, 2003, pp. 71-80.

(17) James R. Baker et Susan M. Moore (2008) Distress, coping, and blogging: Comparing new Myspace users by their intention to blog, CyberPsychology & Behavior, vol. 11, no. 1, pp. 81-85.

(18) Randy Carden et Sheri Rettew (2006) Internet chat room use, satisfaction with life, and loneliness, Psychological Reports, vol. 98, no. 1, pp. 121-122.

(19) Robert Kraut *et al.* (2002) Internet paradox revisited, Journal of social issues, vol. 58, no. 1, pp. 49-74.

(20) Barry Wellman (2004) Connecting Community: On- and Off-line, Contexts, vol. 3, n. 4, pp. 22-28.

(21) Norman H. Nie, D. Sunshine Hillygus et Lutz Erbring (2002) Internet use, interpersonal relations, and sociability: A time diary study, in Barry Wellman et Caroline Haythornthwaite (dir.) The Internet in everyday life, Oxford, Wiley-Blackwell, pp. 215-243.

Or, l'on découvre que souvent, parmi ces personnes éloignées, il y a des membres de la famille des usagers ou des amis de longue date, et que ces contacts s'avèrent cruciaux pour des recherches d'aide, d'avis ou pour la prise de décisions importantes. Quoique lointains, ces individus restent fortement reliés aux usagers ; c'est « la Force des liens Internet », pour reprendre le titre d'un rapport de la fondation PEW paru en janvier 2006. Selon ses auteurs, plus de 60 millions d'Américains se sont tournés vers Internet dans la première partie des années 2000 pour prendre des décisions cruciales pour le cours de leur vie, et ces prises de décisions se sont appuyées sur leurs contacts avec les membres de leur cercle social élargi (22). La référence incluse dans le titre de cette enquête à la théorie de la « force des liens faibles » (23) de Mark Granovetter est révélatrice d'un recadrage analytique amenant à l'adoption d'une conception plurielle de la notion de « lien social », d'un point de vue tant quantitatif que qualitatif. Les liens sociaux peuvent alors être dénombrés et la stabilité peut en être évaluée. Dans cette perspective, la *force* des liens n'est plus une prérogative de la socialité locale ; les zones où les réseaux personnels sont les plus denses et celles où les nœuds se défont sont tout aussi importantes les unes que les autres.

LIEN SOCIAL, OU LIENS SOCIAUX ?

La transition vers notre perception actuelle du rôle socialisant des réseaux s'accompagne aussi d'un abandon des cadres analytiques classiques hérités des sciences sociales du 19e siècle. La question de la préservation de la cohésion sociale face à la montée de la modernité individualiste, qui avait traversé la sociologie dès ses origines, se trouve ainsi transposée dans le contexte de la « société de l'information » (24). Celle-ci ne serait qu'un avatar de la *Gesellschaft* de Tönnies, ou encore de la « société totalement socialisée » dont parle Theodor W. Adorno, un mode de coexistence voué à éroder la solidarité entre les hommes et le sentiment d'appartenance aux collectivités locales et familiales (25). La difficulté d'estimer si, suite à la banalisation des usages informatiques, nous sommes « plus, ou moins socialisés » par rapport au monde d'avant Internet expose le côté réducteur de l'idée même selon laquelle l'appartenance à une collectivité serait susceptible d'être exprimée au moyen d'une simple mesure dont le sociologue calculerait l'augmentation ou la diminution.

Face à ces insuffisances, c'est une approche structurelle de la sociabilité en réseau emportée par le succès de l'analyse des réseaux sociaux dans d'autres domaines de recherche qui s'impose dans la communauté scientifique internationale (26). La vraie question devient alors celle du type de *structure* sociale que l'essor des TIC semble encourager. Quel aménagement des entités (individus, groupes, institutions) reflète au mieux le monde en réseau ? En quoi diffère-t-il de celui de nos sociétés d'avant Internet ? Non sans ironie, Barry Wellman surnomme ces dernières de « sociétés de petites boîtes » (27), en référence à la chanson homonyme du chanteur néo-zélandais Graeme Allwright, qui décrit une société modèle où tout le monde habite dans des univers étanches (familles, communautés professionnelles ou collectivités locales). A l'intérieur de chaque boîte, les individus affichent un haut degré de conformisme, d'uniformité et de cohésion. Le lien social est alors un *lien fort* en dehors duquel l'atomisation sociale s'installe. A ce modèle idéal sous-tendant l'opposition classique *Gemeinschaft/Gesellschaft* succède une autre forme d'organisation plus adaptée à décrire le temps présent, l'« individualisme en réseaux » (28), représenté par un ensemble de nœuds éparpillés connectés entre eux par des liens plus ou moins forts. Ces liens diffèrent en termes de poids, de nature et de solidité. D'une société faite d'agglomérations étroitement soudées [figure 1], l'on passe à un entrelacement d'individus séparés [figure 2].

La multiplicité des relations qui unissent les individus est prise en compte par ce changement de paradigme : de l'étude du *social bond* (« lien social » au sens durkheimien), l'on passe à celle des *social ties* (« liens sociaux » au sens de Granovetter). Mais, dans un contexte caractérisé par la variété et par la multi modalité de ces liens, les sentiments d'appartenance réciproque et les loyautés traditionnelles s'exposent encore au risque de l'anomie, de l'effacement des normes et des repères sociaux. On ne voit pas comment le web,

(22) Jeffrey Boase, *et al.* (2006) The Strength of Internet Ties: The Internet and email aid users in maintaining their social networks and provide pathways to help when people face big decisions, Pew Internet & American Life Project, http://pewresearch.org/pubs/205/the-strength-of-internet-ties

(23) Mark Granovetter (1973) The Strength of Weak Ties, American Journal of Sociology, vol. 78, no. 6, pp. 1360-1380.

(24) Pippa Norris (2004) The bridging and bonding role of online communities. In Philip N. Howard et Steve Jones (dirs.), Society online – The Internet in context, Thousand Oaks, Sage, pp. 31-41.

(25) V. Ferdinand Tönnies (1977) Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure, Paris, Presses Universitaires de France [Gemeinschaft und Gesellschaft. Grundbegriffe der reinen Soziologie, Berlin, Curtius, 1912]. Par « société totalement socialisée », je restitue ici le sens de la formule *Vergesellschaftete Gesellschaft* contenue dans Theodor W. Adorno (1972) Thesen über Bedürfnis. Gesammelte Schriften 8, Francfort, Suhrkamp.

(26) Peter M. Blau (1982) Structural sociology and network analysis: an overview, in Peter Marsden et Nan Lin (dirs.) Social structure and network analysis, Beverly Hills, Sage; Albert-László Barabási (2002) Linked: The New Science of Networks, New York, Basic Books.

(27) Barry Wellman (2000) From Little Boxes to Loosely-Bounded Networks: The Privatization and Domestication of Community, in Janet L. Abu-Lughod (dir.) Sociology for the Twenty-first Century: Continuities and Cutting Edges, Chicago, University of Chicago Press, pp. 94-115.

(28) Barry Wellman (2002) Little boxes, glocalization, and networked individualism, in Makoto Tanabe, Peter van den Besselaar et Toru Ishida (dirs.), Digital cities II: Computational and sociological approaches, Berlin, Springer, pp. 10-25.

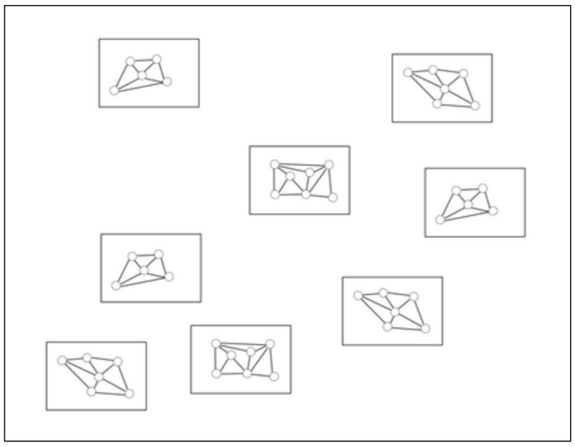

Figure 1 : Le modèle des « petites boîtes » : à l'intérieur de chaque groupe, les individus sont connectés par des liens forts [schéma inspiré par B. Wellman, *op. cit.*, 2002].

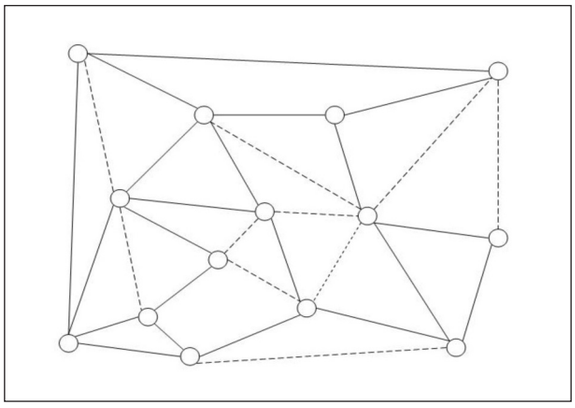

Figure 2 : Modèle de « l'individualisme en réseau » : les individus sont connectés entre eux par des liens forts (lignes continues) ou faibles (lignes pointillées) [schéma inspiré par B. Wellman, *op. cit.*, 2002].

malgré ses services de *networking* et ses communautés en ligne, pourrait assouvir les besoins de proximité, d'acceptation de la part des autres et de réalisation personnelle que la sociabilité forte semblait assurer. Il faut, pour cela, prendre en considération non seulement les liens unissant les individus, mais aussi la fréquence et l'intensité de leurs contacts réels. Wellman a alors complété son modèle en menant une étude sur un échantillon d'employés canadiens. Même si 75 % des noms figurant dans leurs listes de contacts sont ceux de personnes qu'ils ne rencontrent pas en face-à-face chaque jour, parmi les 25 % restants se concentrent tous les proches, les parents et les amis les plus intimes (29). Malgré leur pourcentage minoritaire, ces relations fortes sont encore extrêmement significatives : la famille, le voisinage, le lieu de travail, la communauté locale sont loin d'avoir disparu (30). Le modèle de l'individualisme en réseau permet la formation d'agglomérations de liens forts, mais, par rapport aux petites boîtes de la sociologie classique, elles n'enferment plus les usagers. Tout en bénéficiant encore du support de leurs groupes homogènes, les internautes peuvent aussi se chercher des « affinités à distance » en se détachant, à des moments précis et pour des tâches définies, de leur milieux et de leurs proches pour aller puiser des ressources (information, aide, relations) dans des endroits éloignés du réseau. Répertoire de « relations » sur LinkedIn, liste d'« amis » sur Facebook : que ces liens suivent des modalités d'alliance utilitariste ou d'amitié émotionnelle, cela ne change rien à la nouvelle donne. Le cercle de connaissances de chacun n'est plus concentré au niveau local, mais il peut désormais toucher aussi des personnes géographiquement ou socialement lointaines et devenir un *réseau glocal* (néologisme né de l'union des termes « global » et « local »). La figure 2 devra donc être modifiée afin d'intégrer ces résultats. Chaque individu en réseau est représentable comme un point entouré par un petit nuage très dense d'autres points (ses contacts réels) et relié par des lignes faibles avec d'autres points très éloignés, lesquels à leur tour seront inscrits dans de petits nuages denses d'amis et de familiers [figure 3].

Sans empêcher les liens d'affinité traditionnels, ce modèle de sociabilité en ligne permet potentiellement d'activer davantage de liens qui apparemment sont les plus faibles. Dans ce contexte, une socialité forte n'est pas déterminée par le niveau de conformité des individus à leur environnement proche, ni par le nombre total de leurs amis. Il s'agit de faire coexister la cohésion sociale au niveau de petits groupes (*bonding*) et la création de passerelles entre ces mêmes groupes. Cette logique de communication entre composantes éloignées, que l'on désigne par l'expression « jeter un

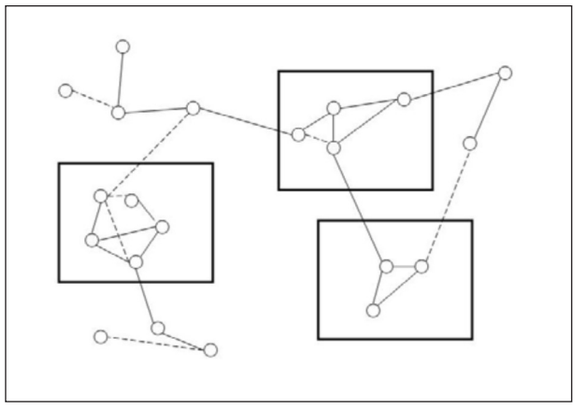

Figure 3 : « Glocalisation » : les individus sont membres de communautés et en même temps connectés à d'autres, étrangers à leur entourage [schéma inspiré par B. Wellman, *op. cit.*, 2002].

(29) Jeffrey Boase et Barry Wellman (2005) Personal Relationships: On and Off the Internet, in Dan Perlman et Anita L. Vangelisti (dirs.) Handbook of Personal Relations, Oxford, Blackwell, pp. 709-723.

(30) Ben Veenhof (2006) The Internet: Is It Changing the Way Canadians Spend Their Time?, Statistics Canada, n. 13, http://www.statcan.gc.ca/pub/56f0004m/56f0004m2006013-eng.htm.

pont » (*bridging*), serait le propre du Web contemporain (31). Grâce aux effets de petit monde et aux propriétés de transitivité des réseaux numériques (32), la société façonnée par Internet, loin d'éclater, se resserre.

CONCLUSION

L'oscillation entre le très privé et le très public est une caractéristique de la sociabilité en réseau qui a été soulignée à maintes reprises (33). Pourtant, elle ne se manifeste pas comme un choix entre l'isolement angoissant et la collectivisation forcée de l'identité et des informations personnelles. Les structures sociales qu'engendre le Web se situent justement entre ces deux extrêmes. Par-delà les excès d'enfermement des joueurs compulsifs de jeux vidéo ou la traçabilité permanente des adeptes des médias sociaux, la grande masse des usagers se sert d'Internet dans le cadre de contextes sociaux préexistants. C'est afin d'entretenir des liens établis avec leurs familles, leurs collègues et leurs connaissances qu'ils 'relèvent' leurs mails chaque jour. Ou bien alors, c'est pour développer, accroître des relations humaines qu'ils considèrent comme valorisantes – leurs amitiés, leurs amours – qu'ils se connectent à des services de *networking.* C'est une envie de cohésion qui anime les internautes, une envie de resserrement de leurs rapports sociaux. C'est aussi une envie de maîtriser et de façonner leur environnement social, tout en respectant certaines contraintes qui leur viennent de la vie hors-ligne. Cela nous conduit à ne pas sous-estimer l'effet spécifique des divers moyens technologiques mobilisés pour assouvir ces envies de sociabilité. En effet, les usages informatiques ne sont pas neutres : dans une réalité façonnée par les TIC, les affinités entre les individus (ou leurs rivalités) ne s'expriment pas de la même façon que dans le monde décrit par les sociologues du 19e siècle. Les analyses récentes sur l'impact du Web se sont heurtées à la nécessité de contextualiser la prétendue désocialisation des internautes au jour des divers cadres d'usage. C'est ainsi qu'au fil des études que nous avons passées en revue, nous avons pu observer une transformation de la perspective adoptée et des conclusions tirées à la suite de l'analyse. Les structures d'une société en ligne, dès lors, ne se limitent pas à un décalque fidèle des logiques et des processus sociaux que nous pouvons observer l'ordinateur étant éteint. L'entraide, la coopération et la proximité des individus et des groupes prennent des formes originales dans le contexte des médias numériques (34).

(31) Pippa NORRIS op. cit.

(32) Lada Adamic, Orkut Buyukkokten et Eytan Adar (2003) A social network caught in the Web, First Monday, vol. 8, no. 6, 2003, http://firstmonday.org/article/view/1057 ; Duncan J. Watts (2003) Six Degrees: The Science of a Connected Age, New York, W. W. Norton & Company.

(33) Danah Boyd (2007) Social network sites: Public, private, or what?, The Knowledge Tree, no. 13, http://kt.flexiblelearning.net.au/tkt2007/edition-13/social-network-sites-public-private-or-what/

(34) Nicolas Auray (2009) Communautés en ligne et nouvelles formes de solidarité, in Christian Licoppe (dir.), L'évolution des cultures numériques, de la mutation du lien social à l'organisation du travail, Limoges, FYP éditions, pp. 58-66.